

Philippe de Ferrari:

Son amour pour la Suisse et la philatélie suisse (1)

de Wolfgang Maassen

On a déjà tellement écrit sur le légendaire «roi du timbre-poste» de Paris – ville où il est né le 11 janvier 1850 – que l'on pourrait croire que tout a déjà été dit. Mais il n'en est rien, et de loin, ceci d'autant plus que le 80% (voire plus) de ce que les divers auteurs ont écrit sur Philippe de Ferrari au cours des 140 dernières années est soit faux, soit souvent une pure fantaisie, des allégations, des suppositions ou des contes de fée plaisants à lire. Ce qui est certain, c'est que Ferrari est décédé le 20 mai 1917 dans l'hôtel Gibbon, qui était alors un luxueux hôtel au centre de Lausanne, solitaire et seul, d'une insuffisance rénale. Avec ce décès, nous voici en Suisse, un pays dans lequel le citoyen du monde Philippe Ferrari se trouvait très proche dès les années 1880.



Maria Brignole Sale et Raffaele de Ferrari dans leurs jeunes années.
Document: Musei di Nuova Strada, Genua.

Photo: W. Maassen

Sur l'origine de la famille de Ferrari, peu de choses nouvelles peuvent être mentionnées au sujet de ses parents: Raffaele de Ferrari (1803–1876), dès 1838 Duc de Galliera, épousa en 1828 la jeune et belle Maria Brignole Sale (1811–1888) à Gênes. Tous les deux venaient de familles riches de la noblesse de Gênes, dont les racines de leurs ancêtres remontent jusqu'au Moyen âge. Ainsi, la famille Brignole Sale a eu à plusieurs reprises des membres qui furent des Doges de Gênes. De ce fait, au fil des siècles, ils ont accumulé une immense richesse et ont atteint un niveau de bien-être et prospérité très élevé, qui peut être aujourd'hui encore se voir grâce aux très nombreux «palazzi» (palaces) et propriétés datant de cette époque. Raffaele, le père de Philippe, réussit encore à énormément agrandir cette richesse. En sa qualité d'investisseur et de spéculateur, dès 1830, dans les constructions de lignes de chemins de fer dans toute l'Europe, il gagna – ensemble avec les Rothschild et

d'autres familles renommées – une immense fortune, difficile à estimer. À sa mort en 1876, cette richesse devait s'élever à au moins 200 millions de francs, certains prétendent même que ce serait plutôt entre 220 et 300 millions. Convertis en francs d'aujourd'hui, cela représenterait une fortune de plusieurs milliards d'euros ou de francs suisses.

Philippe de Ferrari n'était pas le premier enfant de la famille. Une première sœur répondant au prénom de Livia le précéda mais elle ne vécut que quatre mois et décéda déjà en mars 1829. Un frère, Andrea, né en 1831, qui vécut à Paris et fréquenta les milieux de la cour royale, décéda lui aussi jeune, en 1847, à l'âge de 15 ans, d'une maladie d'enfance. Trois ans plus tard, la Duchesse – qui était alors déjà âgée de 39 ans – mit encore au monde un enfant: Philippe. Il fut baptisé un mois après sa naissance au domicile de sa famille, à la rue d'Astorg 16 à Paris, le 11 février 1850. Il vécut avec ses parents, qui habitèrent dès 1852 dans l'hôtel (privé) de Matignon, un palace entouré d'un des plus grands parcs de Paris. C'est à l'Hôtel Matignon que réside, depuis des décennies et aujourd'hui encore, le Premier ministre de la République Française.



Une photo peu connue du jeune Philippe de Ferrari, enfant.
Document: Musei di Nuova Strada, Genua.
Photo: W. Maassen

On connaît peu de choses sur les années d'enfance de Philippe de Ferrari, à part le fait qu'il était sensible, assez maigre, souvent malade, et les maladies l'ont d'ailleurs accompagné toute sa vie. C'est vers 1860 que son intérêt pour les timbres-poste se réveille, et quelques années plus tard, tous les marchands de timbres-poste connus à cette époque le connaissaient, et pas seulement ceux ayant des magasins à Paris. Sa mère Maria, la Duchesse de Galliera, l'a soutenu dans son hobby et elle lui donna «l'argent de poche» dont il avait besoin. Les négociants Pierre Mahé à Paris et Jean-Baptiste Moens à Bruxelles devinrent ses premiers fournisseurs préférés. En 1873, Pierre Mahé devint son conseiller, et plus tard, il devint le curateur des collections devenues toujours plus nombreuses au fil des années.

Les relations de Philippe avec son père, qui était plutôt sobre et restrictif, se détériorèrent au cours de son adolescence. Au moment de la guerre germano-française de 1870/1871, il y eut une rupture entre le père et le fils: Philippe, entre-temps devenu un jeune socialiste radicalisé, rejoignit les rangs des insurgés de la Commune. Il refusa tout titre de noblesse et tout privilège

particulier, y compris les immenses biens et avoirs, de même que la fortune à laquelle il avait droit, et il quitta le Palais. Il vécut alors avec son ami d'école Pierre Boulenger, qui lui était proche. Il était homosexuel, ce que son père ne put jamais accepter. Les parents, qui se préoccupaient de leur avenir, de leur descendance et de leur succession, commencèrent peu après à faire d'importants dons à des fondations à Gênes, à Paris et dans les communes environnantes. Ils firent un don de 20 millions de lires-or à la Ville de Gênes, pour la reconstruction du port, léguèrent aussi le «Palazzo Rosso» de la Duchesse, dans lequel se trouvait la plus grande collections d'art qui existait à cette époque. Après la mort du Duc, son épouse la Duchesse fit d'innombrables dons à des maisons de santé, des foyers, des séminaires de l'Eglise, des habitations à but social, etc. En tout, on estime le montant qui fit l'objet de donations à environ 200 millions de francs (aujourd'hui, l'équivalent de plusieurs milliards de francs).



Philippe de Ferrari acheta les collections de Daniel Cooper (en haut à gauche), de F. A. Philbrick (en haut à droite) et du Baron Arthur de Rothschild (en bas), ce qui fit de lui le propriétaire des plus grandes collections du monde.
Sources: Cooper (*Stamp Collector's Manuel* 1881), Philbrick (*Philatelic Record* 1881) et Rothschild (*Royal Philatelic Society London*).

Après la mort de son père, Philippe accepta dans un contrat qu'il signa avec sa mère une partie de la fortune de son père, d'un montant proche de six millions de francs. Il reçut en plus une rente annuelle généreuse de quelque 300 000 francs. Il travailla bénévolement de 1872 à 1888 en qualité de chargé de cours dans les écoles privées pour les familles riches, et il enseigna aussi dans une université privée. Pendant cette période, il enrichit ses collections chaque jour un peu plus. Ainsi, en 1875, il acheta son premier timbre-poste «Mauritius Post Office», la valeur de 2d, à l'état neuf, pour lequel il paya 600 francs, ce

qui correspondait à l'époque à une valeur d'environ 12 000 francs. Deux ans plus tard, en 1877, il acquit la grande collection de Daniel Cooper, qui était le président de la London Philatelic Society (LPS), pour le montant de 3000 £. En 1882, il acheta la collection du juge Frederick Adolphus Philbrick – successeur de Daniel Cooper à la tête de la LPS – pour 8000 £, et en 1893, il acheta les 145 volumes de la grande collection du Baron Arthur de Rothschild pour environ 150 000 francs. Ainsi, Philippe de Ferrari devint le propriétaire de la plus grande collection de timbres-poste du monde à cette époque, tout en étant en compétition avec l'Anglais Thomas K. Tapling, mais qui mourut le 11 avril 1891.

C'est déjà pendant ses années d'enfance que Philippe de Ferrari avait découvert sa sympathie pour l'Autriche, l'Allemagne, et peu de temps après aussi pour la Suisse. En tant qu'adulte, il voyagea dans toute l'Europe, principalement pour acheter des collections de timbres-poste, et il fit – d'abord avec sa mère, puis avec son ami Boulenger – d'innombrables séjours à Bad Ischl et au bord du lac d'Attersee. Afin de donner une réputation aussi acceptable possible à son «orientation personnelle», il se fit adopter le 5 octobre 1886, avec son «frère» Edouard Boulenger, grâce à son ami le négociant de timbres-poste Sigmund Friedl de Vienne, par l'aristocrate terrien (mais qui était sans le sou) Emanuel La Renotière, Chevalier von Kriegsfeld. Tous les deux – Philippe et Edouard – avaient déjà obtenu la citoyenneté autrichienne le 30 septembre 1885 à Broumov (Braunau), en Bohême. Ferrari remercia Friedl pour ses services en 1891 en lui faisant construire une belle villa, avec une chapelle et un monument en souvenir du Maréchal Radetzky, située sur une grande propriété terrienne à Burgbachau, à l'extrémité du lac d'Attersee. Pendant ces années, Ferrari vécut le plus souvent à l'hôtel «Post» à Weissenbach. Sa mère décéda le 9 décembre 1888 à Paris, et elle fut enterrée le 22 de ce mois dans le caveau familial de l'église de Saint-Nicolas à Voltri près de Gênes. Son fils Philippe fut absent dans ces moments-là, car il était en voyage pour acquérir des collections de timbres-poste. Peu de temps avant, il avait rendu visite à son père adoptif Emanuel La Renotière, dont il avait pris le nom, qui décéda à Vienne le 28 novembre 1888.

Si l'on voulait formuler des doutes sur les rapports de Philippe de Ferrari avec sa mère, alors il faut admettre que l'on fait fausse route. Il l'a toujours vénérée, lui a fait des somptueux cadeaux, et il l'a toujours gardé près de lui – avec une excep-



Le négociant en timbres-poste autrichien Sigmund Friedl (1851–1914) devint dans les années 1880 peut-être le meilleur ami de Philippe de Ferrari.



Ferrari fit construire cette villa dans les années 1891/92 pour son ami Friedl et pour le remercier de toute l'aide qu'il lui donna.

tion cependant: son adoption, car cela, elle ne lui pardonna pas. Elle avait même tenté – mais en vain – d'annuler l'attribution de la nationalité autrichienne et l'adoption, en intervenant auprès de l'Empereur d'Autriche. Mais comme ceci n'était pas possible, elle modifia son testament. A l'origine, Philippe était l'héritier unique, mais avec cette modification du testament, Philippe n'hériterait plus que la moitié, l'autre moitié revenant à l'Impératrice Victoria, la veuve de l'Empereur Frédéric III. De plus, elle fit la donation du précieux Palais de Matignon à l'Autriche, à la condition qu'il soit utilisé comme ambassade. Mais elle réserva à son fils un droit d'habitation à vie dans l'une des grandes ailes du Palais.

Au cours de ses dernières années de vie, et après la mort de sa mère, Philippe de Ferrari se transforma en un citoyen cosmopolite. Il devint le citoyen d'honneur de nombreuses communes dans divers pays. A fin décembre 1886 ou début de 1887, il acheta la citoyenneté serbe et s'installa le 19 novembre 1898 à Berzona au Tessin, où il acheta la citoyenneté suisse. Jusqu'à aujourd'hui, on supposa qu'il ne s'était fait naturalisé qu'en



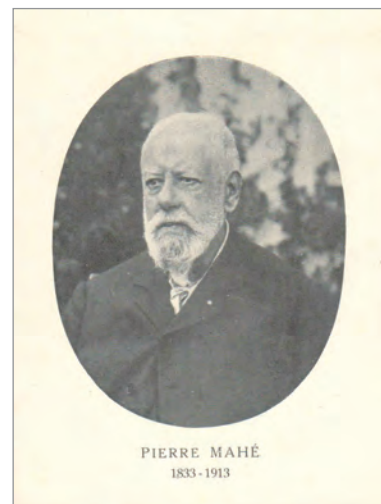
Bien qu'il habitât à l'Hôtel Matignon, l'un des plus beaux palais (privé) de Paris, et où se trouvent aujourd'hui les bureaux du Premier ministre français, Ferrari préférait résider dans des lieux calmes et retirés.

Foto: Hervé Barbelin

1908 à Lugano, mais des documents récemment découverts qui se trouvaient aux Archives fédérales à Berne démontrent de manière évidente qu'il acquit la nationalité suisse dix ans plus tôt, mais qu'il s'installa effectivement en 1908 à Lugano. Déroulante est la question qui concerne le petit village de Berzona, car au Tessin il existe deux communes qui portent ce nom. Assurément, ce fut le petit village de montagne dans le Valle Onsernone, et non pas dans le Valle Verzasca, qui appartient aujourd'hui à la Commune de Vogorno. Le village de Berzona de Ferrari fut plus tard rendu célèbre par Max Fritsch, qui vécut là dès 1964 et pendant vingt ans, comme son ami écrivain Alfred Andersch, qui s'était aussi établi à Berzona.

Berzona était un petit village isolé. En l'an 2000, il ne comptait que 48 habitants. Dans le passé, il y en a eu peut-être quelques-uns de plus, et les personnes y vivaient en complet isolement et oubliées du monde. En 1904, Ferrari acheta à Au, une localité proche de Bad Goisern (Hallstättersee) en Autriche, une petite maison, avec une grande propriété forestière peu accessible. Cet achat se fit après que Ferrari soit devenu le 13 octobre 1899 Bourgeois d'honneur de Schellenberg (Principauté du Liechtenstein). En 2015, on ne comptait ici guère plus de 1000 habitants.

De 1906 à 1909, mais aussi en 1911 et 1915, Philippe de Ferrari vivait, lorsqu'il revenait de ses voyages d'affaires pour ses achats, principalement en Autriche, et se rendait aussi souvent en Suisse, et lorsque la Première guerre mondiale éclata, au plus tard dès 1916, il s'installa en Suisse de manière permanente. Il eut des domiciles à Genève, Lausanne et Lugano.



Avec le décès de Pierre Mahé en 1913, son curateur de confiance, Ferrari perdit un ami de longue date et qui l'aida beaucoup pendant des décennies à constituer et à développer ses collections de timbres-poste. Document: Vincent Schouberechts.

La première guerre mondiale fut pour Philippe de Ferrari une catastrophe qu'il ressentit personnellement très fortement. Lui qui s'était toujours senti Allemand-Autrichien, et Suisse également, se trouva tout à coup d'un côté, alors que beaucoup de ses amis étaient de l'autre. Il se sentait déchiré entre les fronts des pays en guerre, et de plus, lors de la déclaration

de guerre, les Français réquisitionnèrent le Palais de Matignon et confisquèrent la grande partie de ses collections qui étaient restées en France (en plus des collections de timbres-poste, Ferrari avait aussi une grande collection de pièces de monnaie). Philippe de Ferrari ne put «sauver» qu'une seule collection de timbres-poste, celle qu'Edouard Magloire Mahé – le fils de son curateur Pierre Mahé, qui était décédé le 2 février 1913 – avait pu transporter en Suisse. Ce n'était pas une petite collection, en tous les cas bien plus grande que ce pouvait laisser supposer la vente de la collection spéciale de Grèce organisée par E. Luder-Edelmann à Zurich en 1929.

Ni la France ni la Suisse ne se sont, après la mort de Philippe Ferrari à Lausanne en 1917, glorifiées pendant les confrontations et le conflit au sujet de la répartition de l'héritage de Ferrari. Le 7 mai 1911 à Paris, il avait déjà rédigé un testament, complété de deux compléments signés les 8 et 27 mai, par lesquels il désignait la ville de Leipzig comme héritier principal. Pourquoi Leipzig ? C'est là qu'eut lieu la «bataille des nations» en 1813 au cours de laquelle Napoléon 1^{er} fut battu, bataille qui déclencha les guerres de libération qui suivirent. Les anciens ressentiments de Ferrari à l'encontre de la France et de ses autorités politiques étaient vraisemblablement la cause de cette décision. Sa mère aussi avait souffert des tracasseries administratives de la France, raison pour laquelle elle confia son second palace familial, le «Palazzo Bianco», et toutes ses collections de tableaux qui s'y trouvaient, à la ville de Gênes. Mais Ferrari avait rédigé un second et nouveau testament le 30 janvier 1915 à Vienne, qui était encore inconnu des autorités françaises au moment de sa mort. Dans ce testament, il confiait la grande partie de sa fortune au cloître des capucins de Bludenz, et Albert Fillatraud, son «frère» (le compagnon de Ferrari tout au long de sa vie et ami Edouard Boulenger était décédé en décembre 1899 à Cussey-les-Forges/France), devait recevoir le tiers de ce qu'il restait de la fortune après l'attribution des nombreuses donations et légations que Ferrari avait décidées.

Le gouvernement français, qui ne possédait au début que le testament de 1911, considérait le fils du Duc comme un Autrichien, respectivement un Allemand. Cette vision ne changea pas, bien que Juge fédéral Dr Augustino Soldati, un Tessinois mais qui avait son étude à Lausanne et qui avait été nommé exécuteur testamentaire, eût présenté aux autorités de Paris le second testament de Ferrari. Mais ce que personne ne savait à ce moment-là – un élément qui n'était pas connu jusqu'ici dans les milieux philatéliques –, est le fait que la dernière nationalité acquise par Ferrari n'était pas celle de la Suisse, mais celle de l'Allemagne, car c'est le 23 décembre 1903 qu'il l'avait acquise à Mannheim (Grossherzogtum Baden).

Ainsi, en fin de compte, Philippe de Ferrari était un citoyen allemand, et c'est la raison pour laquelle la France le considéra comme un ennemi, et que celle-ci considéra ses collections comme une fortune ayant appartenu à l'ennemi. Pendant trois



Ce dessin de C. Ennst fut réalisé dans les bureaux de la Maison Zumstein à Berne au début de 1917, quelques mois seulement avant le décès de Philippe de Ferrari. Ce serait la dernière image du «roi du timbre-poste», déjà âgé. Source: «*Berner Briefmarken Zeitung*», novembre 1949.

ans, les autorités françaises et suisses se livrèrent une bataille juridique sans fin, les autorités à Berlin et à Vienne étant tenues à l'écart des tractations. La question était: à qui appartenaient les collections de Ferrari qui se trouvaient physiquement en Suisse, et à qui celles qui étaient restées à Paris? A qui appartenaient le Palais de Matignon et toutes les propriétés immobilières, les tableaux et les bijoux, et les autres trésors? A son décès, la fortune de Ferrari était estimée – sans ses collections et l'immobilier – à 40 millions de francs-or. Mais sa fortune était bien supérieure. Chacune des deux parties (France et Suisse) en litige demandait que lui soit payés (en déduction de l'héritage attribué) les impôts sur la succession. A Lugano, où le testament fut ouvert, on voulait même imposer fiscalement l'entier de la fortune de Ferrari, donc en incluant la fortune se trouvant en France. Ferrari avait fait de nombreuses donations, notamment à des institutions religieuses, dans lesquelles il avait trouvé refuge et consolation, mais elles ne pouvaient pas payer les impôts exigés. Le «Reichspostmuseum» à Berlin, à qui Ferrari voulait remettre ses collections de timbres, ne pouvait rien payer non plus. Il restait donc plus que l'héritage familial. Ferrari n'avait pas de frères et sœurs, et les frères et sœurs de ses parents étaient aussi décédés depuis longtemps. Mais les descendants de la branche de Gênes de sa famille demandèrent leur part de l'héritage, d'abord à Paris, puis plus tard aussi en Suisse. Il s'ensuivit un litige qui dura plusieurs années, ce qui explique que ce n'est qu'en 1928, en conséquence d'un accord passé entre les autorités concernées des deux pays, que les collections de timbres-poste de Ferrari qui étaient stockées en Suisse furent mises en vente, dans le but, apparemment, que leurs ventes puissent payer une partie des impôts sur la succession qui étaient dus.



C'est en novembre 1928 que le négociant anglais Frank Godden fit paraître cette annonce dans la revue «Le Philatéliste Belge».

Le négociant en timbres-poste anglais Frank Godden, très connu à l'époque, joua le rôle d'intermédiaire entre les deux personnes (le Comte Spingardi et le Baron G. Massola) qui furent désignées par les héritiers et les acheteurs. Ainsi, Godden vendit non seulement les grandes collections de Sicile et de Grèce (cette dernière fut vendue elle seule pour 120 000 francs lors de la vente aux enchères de E. Luder-Edelmann en avril 1929), mais aussi presque toutes les collections spéciales des pays européens que Ferrari avait fait transporter en Suisse et qu'il avait encore élargies et complétées. Entre 1921 et 1925, à Paris, la plus grande partie de ses collections de timbres fut vendue lors de 14 ventes aux enchères distinctes, lesquelles rapportèrent un montant total supérieur à 25 millions de francs.

Ainsi se terminait l'histoire de la plus grande collection de timbres-poste qui ne fut jamais constituée au monde par un seul homme! Mentionnons qu'au contraire de la vente aux enchères de E. Luder-Edelmann organisée en Suisse et qui décrivait en détail chaque timbre-poste, et qui en plus en donnait une illustration, les collections de Ferrari vendues à Paris lors de ventes aux enchères furent presque «bradées», dans le sens où ce sont les lots de plusieurs centaines de timbres, d'autres de milliers de timbres, qui furent mis en vente. Aucune précision n'était donnée sur les timbres qui étaient contenus dans chacun des lots, et la description était très succincte.

Philippe de Ferrari était un collectionneur traditionnel et



On trouve aujourd'hui encore ce dernier souvenir rappelant Philippe de Ferrari dans l'église de Steinbach: une plaque commémorative marquée «Philipp Arnold», le nom qu'avait choisi de Ferrari à la fin de sa vie.

Photo: W. Maassen

faisait partie des pionniers de la philatélie. A ce titre, il collectionnait avant tout les timbres-poste seuls (non sur enveloppes), mais dans toutes leurs variétés, erreurs et autres spécialités. Aujourd'hui, chacun de ces lots vendus serait considéré comme un lot «de première valeur», indépendamment de toutes les falsifications qui auraient pu s'y trouver. Ces dernières, Ferrari les avait lui-même achetées dans des lots, pour diverses raisons.

Pour le citoyen cosmopolite, humanitaire et caritatif que fut Philippe de Ferrari, la Suisse fut sa dernière patrie. Il se sentait en sécurité dans ce pays neutre, et prenait le temps de visiter chaque fois qu'il le pouvait le commerce de timbres-poste d'Ernst Zumstein à Berne, celui de Muriset-Gicot à Genève et de bien d'autres négociants encore. Pendant ses dernières années de vie, Ferrari resta seul, solitaire et isolé, d'autant plus que ses libertés et possibilités de voyages étaient devenues sensiblement restreintes, car les frontières étaient devenues fortement surveillées à cause de la guerre. Il se retournerait dans sa tombe s'il apprenait comment son héritage fut gaspillé, et s'il constatait que finalement seules des autorités étatiques dans plusieurs pays en profitèrent. Même la tombe de Philippe de Ferrari n'existe plus. Ce n'est que le 5 décembre 1917, soit environ six mois après son décès survenu à Lausanne – les autorités suisses n'ayant pas donné plus tôt leur accord pour que Ferrari soit inhumé –, que Philippe de Ferrari fut enterré dans le cimetière de Steinbach am Attersee. Le 11 septembre 1955, sa tombe fut ouverte et désaffectée. Aujourd'hui, seule une plaque commémorative fixée au mur de l'église de Steinbach rappelle l'existence d'un certain «Philipp Arnold», un nom tout ce qu'il a de plus simple et banal, le nom que Philippe de Ferrari avait décidé de choisir pour vivre les dernières années de sa vie. *Sic transit gloria mundi!* ■

(La 2^e partie de cet article sera publiée dans le «Journal Philatélique Suisse» 1-2/2018)

Traduction: Jean-Louis Emmenegger (AIJP)